

# Le tour de France de l'Infante et du Comte *Ou l'amour rejailli*



© Alex Poyer

## Prologue

**L**e Comte avait depuis plusieurs mois décidé de marquer de façon exceptionnelle l'an de grâce 2006 qui le verrait faire son entrée dans l'espèce des retraités et fêter en même temps ses quarante années de mariage avec l'Infante. Il décida que ce double événement, qui pour beaucoup signifierait l'entrée irrémédiable dans le troisième âge sinon dans la vieillesse, devait être marqué par une prouesse qui prouverait qu'il était toujours jeune. Finalement, il décida de faire le tour du beau jardin de France en compagnie de l'Infante. «Piéton miraculé», il ne pouvait imaginer ce voyage autrement qu'à vélo et en autonomie totale.

C'est de cette randonnée que traiteront les chapitres suivants. Mais il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un compte rendu. Le comte n'a jamais eu aucun goût, aucun talent pour

remplir des pages décrivant les paysages traversés, évoquant les fragrances respirées ou les sons perçus. Il n'a aucune aptitude à rendre la splendeur naturelle d'un paysage, la surnaturelle austérité d'une église romane, la beauté brutale d'un château médiéval, l'élégante délicatesse des proportions d'une demeure du Grand Siècle. Le comte n'est pas un artiste ; de ses voyages, il ne ramène jamais aucune photo. Mais il rentre riche du souvenir des pensées et des émotions qu'ont fait naître en lui la beauté, l'originalité ou la bizarrerie de ce qu'il a contemplé. L'essentiel pour lui n'est pas de s'évertuer à reproduire ce qu'il a vu, mais de tenter de traduire les sentiments que lui a inspiré ce qu'il a vécu. Ainsi, devant le spectacle estival d'un ruisseau glissant, sous un ciel d'un bleu ensoleillé où s'amuse quelques rares nuages, ses rives herbues parmi

des arbres à l'ombre généreuse, tandis que l'œil du photographe saisira les effets de lumière et que l'oreille du musicien surprendra le murmure de l'eau sur les cailloux et l'imperceptible bruissement des feuilles, l'esprit du Comte imaginera le plaisir qu'il aurait à faire une sieste dans ce décor édénique.



▲ En autonomie totale ne signifie pas avec handicap.



Le pont de Saint-Nazaire. ▲

## Chapitre premier

### Où le Comte a du mal à retenir grogne et mâle humeur...

**L**e 17 juillet 2006, le Comte et l'Infante se retrouvèrent à Montpellier. C'est de cette ville que commencerait leur voyage. Pourquoi Montpellier ? Rien qu'à prononcer ce nom, le Comte ressentait la fraîcheur des jeunes filles de son étymologie, en même temps que l'ardeur des soleils de sa situation géographique. Mais surtout parce que c'est dans la cité des Guilhem que le Comte et l'Infante ont fait une partie de leurs études et qu'ils ont su qu'ils étaient destinés à faire ensemble le voyage de leur vie. Même si, après quarante années de vie commune, leur amour ressemblait davantage au Puy de Dôme qu'à l'Etna originel, le Comte avait pensé qu'il convenait de prendre le départ de leur randonnée cyclotouristique de la ville qui avait vu le départ de leur randonnée matrimoniale.

Après s'être perdus dans le premier village traversé, ils suivirent la côte pour rallier Rivesaltes la Catalane. Et ce fut le début du calvaire pour l'Infante qui, depuis un début d'insolation il y a quelques années, supporte très mal la chaleur. Or, en ce mois de juillet ce n'était pas la chaleur, c'était la canicule : la température flirtait, dès avant midi, avec les quarante degrés. Et sur les routes languedociennes de Sète, Sérignan, Narbonne comme sur les routes roussillonnaises de Sigean, Salses ou Rivesaltes, les arbres sont rares et l'ombre inexistant.

Au lieu du pique-nique prévu, l'Infante quémanda un repas au restaurant. Et dans l'après-midi, alors que les cigales n'avaient

plus le courage de chanter, elle supplia plusieurs fois le Comte de lui accorder la grâce d'une petite halte à l'ombre brûlante d'un arbre desséché. Chaque fois, le Comte lui accorda cette grâce, de bien mauvaise grâce, car il voyait le temps passer et redoutait qu'ils n'arrivassent tardivement à l'hôtel où il avait retenu une chambre. À deux reprises, le Comte dut téléphoner à l'hôtelier pour retarder l'heure d'arrivée. À chaque nouvel arrêt, il s'impatientait et rageait intérieurement en tentant toutefois de faire bonne figure à l'Infante qui souffrait visiblement. Finalement, ils joignirent Rivesaltes à une heure encore raisonnable.

Bien douchés, l'Infante et le Comte commandèrent un repas à base de spécialités locales. Le Comte mangea avec appétit mais aussi avec inquiétude en voyant l'Infante faire effort pour terminer ce qu'elle avait dans l'assiette qui était pourtant très appétissant : il savait que c'était le signe d'une grande fatigue qui, pensait-il, aurait disparu après une bonne nuit de repos.

Le lendemain à sept heures précises, le Comte et l'Infante sortaient de Rivesaltes et prenaient la direction de Prades. Ils suivirent pendant plusieurs kilomètres la vallée de la Têt et ses arbres fruitiers ; à petite allure car l'Infante avait du mal à avancer. À Ille-sur-Têt, ils firent halte, le temps pour elle de prendre un petit-déjeuner qu'elle fit un peu traîner. Ils s'arrêtèrent ensuite pour, la bonne excuse, faire une photo. Un peu plus loin, nouvelle pause : cette fois, c'était pour ache-

ter des pêches que l'Infante mangea à petites bouchées. Le temps passait, pas les kilomètres ce qui commençait à irriter le Comte qui se contenait difficilement : à cette allure, il leur faudrait tout l'été, et peut-être plus, pour revenir à Montpellier ! Et plus les heures couraient, plus la chaleur augmentait. À l'approche de midi, ils n'avaient pas fait soixante-dix kilomètres ! Le Comte, faussement compatissant, proposa à l'Infante un arrêt à Olette pour prendre quelque nourriture ; elle ne se le fit pas répéter. Laisant leurs randonneuses sous les arbres de la placette, ils firent leurs emplettes dans une supérette voisine qui jouxtait un café dont le propriétaire les autorisa à s'installer sur une table de la terrasse ombragée. L'Infante grignota un semblant de sandwich au jambon blanc et mangeotta une pêche. Bien mûre pour n'avoir pas à trop mastiquer. Elle fit effort pour boire son café quotidien et, ce qui n'était pas son habitude, laissa le Comte débarrasser la table et aller jeter les déchets dans une des poubelles de la placette.

La reprise fut d'autant plus difficile que la route montait maintenant vers Mont-Louis sans l'ombre d'une ombre, que le soleil cognant à plein embrasait le ciel, le goudron et les rochers et qu'il n'y avait pas le moindre souffle d'air pour rendre l'atmosphère respirable. Les arrêts furent nombreux et l'état de l'Infante n'allait pas s'améliorer. Lors d'une halte, le Comte lui proposa de mettre fin à leur voyage. Il ne faisait pas cette suggestion par compassion pour son épouse qui, c'était



▲ La basilique de Sainte-Anne-d'Auray.

visible, souffrait et faisait effort sur elle pour avancer. Non ! Il faisait cette proposition par dépit : son projet de voyage à deux dont il rêvait depuis le début de l'année était en train de prendre fin par sa faute à elle, parce qu'elle ne savait pas se surpasser, parce qu'elle baisait vite les bras. Alors autant en finir rapidement ! Mais si en colère qu'il fût contre elle, il ne se sentait pas le courage de l'accabler. Alors, hypocritement, il jouait le mari attentionné, inquiet de la santé de son épouse, soucieux d'abrèger l'épreuve qu'il lui imposait.

Mais il connaissait mal la volonté dont l'Infante pouvait faire preuve. Elle était partie pour faire le tour de la France, elle bouclerait la boucle ! Elle regarda son mari, vrai tartuffe faussement attendri, et de toute la violence dont elle était encore capable, elle lui cria dans un murmure : «*Je continue !*». Elle enfourcha sa randonneuse et reprit l'ascension et ne s'arrêta plus qu'à Mont-Louis où elle arriva peu après celui qui avait douté d'elle. Le Comte, en constatant qu'elle tournait beaucoup mieux les jambes, poussa, in petto, un ouf de soulagement : il pouvait encore espérer arriver au bout du voyage.

Ils s'arrêtèrent à Saillagouse : il restait une chambre dans l'hôtel où ils étaient venus plusieurs fois pour des séjours à la neige. Le Comte y vit un signe favorable ! Sans être superstitieux, il est persuadé qu'il a reçu le don de comprendre la signification cachée de certains événements anodins pour le commun des mortels. Et cet arrêt dans leur hôtel est un signe d'espoir qui le rassure plus encore que la forme retrouvée de l'Infante.

### «Après la vie de château, la vie de bohème»

La traversée des Pyrénées ne fut plus qu'une formalité, ou presque. Si la chaleur était toujours au rendez-vous, l'Infante en souffrit bien moins. Bien sûr, elle connut encore quelques mauvais moments comme dans la montée du Peyresourde ou l'ascension du Tourmalet avec trente-huit degrés à La Mongie vers midi et demie, mais elle passa fort bien ses deux cols quotidiens jusqu'à Laruns. Le Comte n'eut pas à râler, à lui en vouloir : chaque jour, ils faisaient étape à l'endroit prévu après rectification du plan de route initial : il fallut revoir les étapes que le Comte avait calculées en fonction de ses seules possibilités, l'Infante n'ayant qu'à s'adapter au rythme et à la distance ! Une fois admise, malgré soi, cette évi-

dence qu'il lui fallait se baser sur l'allure, suffisante, de son épouse, il prit le parti de faire bonne figure et de ne pas trop montrer son mécontentement.

Le troisième jour, ils furent invités à déjeuner à Tarascon-sur-Ariège par Bernard, grand duc de Bagnoux, baronnet de Saverdun, et sa tendre épouse Gisèle ce qui eut certainement une conséquence heureuse sur l'état d'esprit de l'Infante qui se complait particulièrement en la compagnie d'iceux. Le soir, ils firent halte à Saint-Girons, là où le Salat reçoit les eaux du Baup et du Lez. Le Comte y vit encore un bon présage puisque le petit fleuve côtier qui musarde de sa source juste au nord de Montpellier jusqu'à Palavas où il se glisse dans la Méditerranée s'appelle aussi le Lez.

Le lendemain soir, ayant escaladé le Portet-d'Aspet où s'illustra naguère leur ami Eddius, les cols de Buret, des Ares et de Peyresourde où le soleil se fit fort méchant, ils étaient à Arreau. Le surlendemain ils passaient les cols d'Aspin et du Tourmalet et s'arrêtèrent à Argelès-Gazost où ils couchèrent dans l'annexe toute moderne d'un hôtel très vieille France. Le jour suivant, ils escaladaient le Soulor et l'Aubisque et terminèrent l'étape à Mauléon, capitale de la Soule mais c'est l'Infante qui devait être soulevée par l'allure à laquelle elle mena le train en fin de journée de fin de semaine.

C'en était fini avec les cols des Pyrénées. Allaient commencer les platitudes rectilignes des Landes. Après les ondulations de la matinée qui les déshabituèrent des cols en les préparant insensiblement aux routes de plaine, l'Infante et le Comte entrèrent dans la forêt des Landes à Tartas où ils s'arrêtèrent au restaurant. C'est en pédalant sur ces lignes droites sans fin qu'un jour le Comte comprit l'éternité ! Cet après-midi-là, il ne fut pas question pour lui de métaphysique. Il demanda un moment d'arrêt, le temps d'une petite sieste à l'ombre des pins ce que l'Infante lui accorda volontiers. Une demi-heure plus tard, ils repartirent, mais le Comte se fit reproche de cette défaillance. Comment pourrait-il en vouloir à l'Infante si celle-ci, comme l'autre jour, connaissait un moment de faiblesse. Ils passèrent la nuit à Sabres, au cœur du parc régional des Landes de Gascogne, dans un hôtel de luxe, juste ce qu'il leur fallait pour fêter la première semaine du voyage.

Après la vie de château, la vie de bohème. Le lendemain, ils décidèrent de pique-niquer, ce qu'ils firent sur le parvis d'une église, en plein soleil, à cause d'une aubergiste peu commerçante. Le soir, ils ne trouvèrent pas de chambre à Montendre et, pour la première fois de leur vie, ils couchèrent dans une chambre d'hôtes.

Mais ce qui importait surtout ce jour-là, c'est qu'ils avaient passé la Garonne. Si César ne l'avait devancé, le Comte se serait volontiers exclamé : «*Alea jacta est*» en traversant le pont qui sépare Podensac de Béguey. Ils n'étaient désormais plus dans le sud, ils étaient entrés dans un autre monde et s'élançaient en *terra incognita*. L'aventure commençait enfin !

## Chapitre deuxième en forme d'extraits de journal

### ... mais se rassure à peu près...

Ce mardi 25 juillet 2006

Ce matin, alors que nous cheminions vers la ville de Saintes, l'ancienne capitale de la Gaule aquitaine, nous fîmes rencontre de deux cyclistes dont l'un, en voyant notre attirail, se souvenait nous avoir vus dans le Tourmalet. Ils nous firent compagnie pendant environ une demi-lieue avant de nous demander fort civilement la permission de nous laisser ce que j'accordai très volontiers car, si gentiment qu'ils aient ralenti pour que nous puissions aller en leur compagnie, ils tenaient un train encore trop rapide pour l'Infante que je voyais suivre sinon à grand du moins à petite peine. Avant que de s'éloigner, ils eurent l'aimable attention de nous indiquer un petit chemin qui devait nous permettre d'éviter la grande route menant à la patrie de Bernard Palissy ce dont je les remerciai fort. (...)

À l'auberge de Tonny-Boutonne, on nous servit un si bon dîner que nous éprouvâmes le besoin de faire la méridienne sur le bord de la rivière Boutonne avant que de reprendre notre avance. Toute l'après-dînée fut particulièrement pénible car un vent défavorable soufflait sur nous un air de feu tandis que les routes plates ne nous donnaient que peu d'abri. C'est à Marrans que nous passâmes la nuit (...)

Ce mercredi 26 juillet 2006

La journée a été marquée par un vent défavorable, parfois assez violent. Heureusement que le pays était plat ce qui nous a permis d'arriver à Bourgneuf-en-Retz à une heure fort raisonnable même si nous fîmes une pause pour nous refaire à une lieue de cet ancien port médiéval aujourd'hui à l'intérieur des terres.

Le fait qui nous marqua le plus fut le repas du midi pris sur le port de Saint-Gilles-Croix-de-Vie au cours duquel nous bûmes un vin ! Mes aïeux, quel vin que ce vin-là : un Gamay à damner tous les saints du Paradis !

Ce jeudi 27 juillet 2006

Aujourd'hui, nous avons passé la Loire sur le pont de Saint-Nazaire. L'Infante, qui ne peut enjamber un ru sans être prise de vertige, se souviendra longtemps de ce passage dans les airs entre les deux rives du fleuve royal.

À Sainte-Anne-d'Auray où nous avions prévu de coucher, nous nous arrê tâmes un bref instant pour faire nos dévotions à la mère de Notre-Dame avant de poursuivre notre chemin jusqu'à la ville d'Hennebont puisque nous avons pris de l'avance et

après nous être enquis, par le moyen de la poste vocale, d'une hostellerie qui pourrait nous accueillir.

Ce vendredi 28 juillet 2006

Rude journée que cette journée ! Nous sommes bien heureux d'avoir pu parcourir tout le chemin qui sépare Hennebont du Faou. Mais ce serait fausseté de prétendre que nous ne sommes point fatigués.

Une, deux, trois, cent bosses il nous fallut gravir en ahanant. Chaque fois que nous croyions en avoir terminé, il y avait une nouvelle descente, promesse assurée d'une nouvelle montée. La plus terrible de ces bosses, nous l'avons gravie un peu après Concarneau où nous étions descendus, par louable curiosité mais mauvaise inspiration. L'Infante dut mettre pied à terre pour arriver au sommet de cette méchante bosse si pentue que moi-même j'évitai de justesse de lui faire l'honneur du pied. Je ne pus donc en conscience lui tenir rigueur de cette faiblesse, même si je trouvais que cela nous mettait en retard. Heureusement que vers Pont-l'Abbé, où nous prîmes le repas en l'accompagnant d'un délicieux cidre pression, une piste cyclable qui fit notre admiration nous permit de regagner le temps perdu.

Cette journée se termina cependant par un moment de pur plaisir quand nous parcourûmes la corniche qui nous menait au Faou où nous couchâmes.

Ce samedi 29 juillet 2006

À peine avons nous parcouru quelques arpents, qu'il nous fallut mettre la cape : il ne pleuvait pas fort mais l'atmosphère baignait dans un crachin que l'on dit breton, comme sont propres à la Bretagne ces calvaires imposants, comme celui que nous avons admiré à Plougastel-Daoulas. À l'approche de Brest, le crachin devint pluie menue. Notre avance s'en trouva quelque peu ralentie ce qui me contrista. Je ne sais si cette contrariété en était cause mais j'éprouvais tant de mal à pédaler que la moindre bosse me demandait un effort inhabituel et j'avais si peu l'esprit à ce que je faisais que je trouvais difficilement l'accès au pont Albert-Loupe qui, enjambant l'Élorn, donne accès à Brest où je me hissai avec difficulté. Nous nous arrê tâmes dans un café pour permettre à l'Infante de prendre son déjeuner mais aussi pour nous mettre à l'abri des nuages qui finissaient de s'égoutter.

En se restaurant, elle me fit grief de la transformer en machine à pédaler, l'obligeant à faire force kilomètres sans lui laisser le temps de trop admirer les paysages parcourus et de visiter les curiosités des villes traversées. En usant d'arguments variés et souvent spécieux et en lui faisant promesse, que bien entendu je savais ne pas tenir, de la ménager, je réussis à la calmer. Toutefois, sa réaction m'avait inquiété : était-elle sur le point de renoncer ? Ne faudra-t-il pas, comme je l'avais envisagé dès avant notre départ, certain qu'elle n'irait pas au bout du voyage soit par souci de ses petits-enfants soit par lassitude, revenir chez nous en diligence ? Décidément, elle me gênerait toujours mon plaisir ; elle qui est toujours prête à satisfaire le moindre caprice de ses enfants ne saura jamais faire le moindre effort pour me complaire. La peste soit de la femelle engeance !

C'est dans cette disposition d'esprit que je repartis après avoir demandé le chemin de Ploudalmézeau. La personne qui me renseigna m'ayant recommandé de nous fier aux écriteaux portant le nom de la ville de Sarnan, nous suivîmes ses conseils jusqu'au premier croisement où je demeurai en grande perplexité car je ne lisais Sarnan sur aucun écriteau. J'allai pester quand soudain la lumière se fit dans mon esprit et je m'écriai : « Bon sang ! Mais c'est bien sûr ! L'accent, c'est la clef de l'énigme ! » Je venais de lire le nom de Saint-



▲ Le calvaire de Plougastel-Daoulas.



▲ Bezonvaux, village détruit.

Renan. Pour moi, c'était «Saint-Reunan», pour un Breton ce devait être quelque chose que mon oreille avait entendu «Sarnan».

À midi, nous arrivâmes à Ploudalmézeau. N'ayant pas recouvré mes forces, je priai ma chère épouse qu'elle ait la bonté de s'enquérir auprès de l'unique aubergiste du bourg s'il pouvait nous héberger ce qu'elle fit bien volontiers. À peine arrivé dans la chambre, je m'endormis profondément. À mon réveil, elle était là, veillant sur moi. Elle s'enquit de ma santé, se proposant d'aller me chercher quoi que ce soit qui me ferait plaisir. Touché par son empressement, je me fis reproche de ce que j'avais pensé ce matin (...).

#### Ce dimanche 30 juillet 2006

Hier soir, dans mon lit, avant que de m'endormir revigoré, je m'en voulais toujours un peu de ce que j'avais peut-être jugé bien méchamment l'Infante, mais plus encore de ce qu'à ce jour, c'est à cause de moi que nous avions dû abrégé une étape. J'avais tout envisagé sauf ma défaillance. Bien sûr, je me trouvais des excuses, mais cela ne satisfaisait pas ma mâle vanité. Je ne pouvais convenir qu'elle était peut-être plus vaillante que moi ! Et dans mon sommeil agité, il me vint la terrible pensée que si elle m'avait fait accroire qu'elle éprouvait quelques désagréments d'avoir à trop pédaler quotidiennement, c'était pour ne pas me vexer puisque c'était pour moi qu'elle craignait les distances trop longues (...).

#### Ce mardi 1<sup>er</sup> août 2006

Voilà trois jours que nous avançons dans le crachin avec un vent plutôt favorable. L'Infante n'a plus fait aucune allusion à ma défaillance. D'ailleurs, il lui suffit de me voir rouler pour se rendre compte que tout est pour le mieux.

Depuis Le Vivier-sur-Mer où nous avons passé la nuit, nous avons été poussés par un vent de travers favorable tout le long de la baie où se dresse le Mont-Saint-Michel que nous avions commencé à apercevoir hier. Nous n'avons fait qu'une courte halte pour le mieux voir et photographier mais ne sommes pas allés le visiter. Peu après avoir dépassé le mont, comme nous avons changé de sens pour aller vers Avranches, le vent tourna suffi-

samment pour gêner notre marche. J'en ai conclu que le grand saint Michel nous signifiait ainsi son mécontentement de ce qu'on ne l'avait point visité, opinion qui ferait hausser les épaules aux esprits forts qui ont toujours une interprétation des événements qu'ils appellent rationnelle et scientifique pour impressionner ceux à qui ils s'adressent. Dans ce cas précis, ils prendraient prétexte de ce que nous roulions maintenant cap au nord pour expliquer le changement de sens du vent. (...)

Nous avons décidé de nous arrêter à Barneville-Carteret que nous avons eu du mal à atteindre à cause en partie du vent et en partie du profil de la route. Les Normands ont inventé la côte perpétuelle : on monte, on ne descend jamais, on remonte, on monte toujours, on continue de monter alors qu'à l'œil le pays semble plat et que l'on est toujours pratiquement à la même altitude !

#### Ce jeudi 3 août 2006

Depuis hier, le beau temps semble revenu mais les longues plages que nous suivons manqueraient totalement d'attrait si elles n'étaient riches en souvenirs : c'est là qu'au printemps finissant de l'an de grâce 1944 des milliers d'hommes sont venus donner leurs vies afin de libérer la France. Il est des faits qu'il ne faut pas oublier. Le devoir de mémoire s'impose à tous, toujours et partout !

Nous avons quitté Saint-Laurent-sur-Mer vers les huit heures avec un bon vent favorable sur des routes sans la moindre difficulté. Alors que je pensais, avec l'aide d'Eole, dépasser le lieu où nous avions prévu de faire halte ce soir, je constatai que l'Infante, au lieu de tirer profit du vent pour augmenter sa vitesse, musait tranquillement. Je me fis violence pour ne faire aucune remarque. Cela me coûta encore plus en fin de journée quand le vent nous vint de face pour nous retarder quelque peu.

À Honfleur, nous fîmes rencontre d'un cyclotouriste qui revenait chez lui après avoir achevé un tour de la France. Nous prîmes le temps de nous raconter brièvement nos voyages respectifs avant que de reprendre chacun notre chemin, lui par le pont de Normandie, nous par celui de Tancarville tout au long duquel nous allâmes à pied, sur le trottoir, tant les véhicules et particulièrement les camions filaient à grande allure sans souci de nous. Ma pauvre épouse fut encore plus effrayée qu'elle ne l'avait été sur le pont de Saint-Nazaire ! Je dois avouer que lorsqu'elle proposa d'aller à pied, je ne l'ai pas contrariée et ne lui ai fait aucun reproche, même malicieusement, du retard que nous allions accumuler. J'eus été beaucoup plus triste du malheur qui eût pu lui advenir à cause de mon refus que je ne pouvais l'être d'une fâcheuse perte de temps.

Nous arrivâmes à Étretat, terme prévu de notre étape avant vingt heures ce qui nous laissa le temps, comme chaque soir, de prendre une douche et de faire la lessive.

Pendant le souper, mon épouse me demanda pourquoi je ne lui avais pas fait

bonne figure de toute la journée. Je commençai par répondre qu'elle s'était méprise, que je ne comprenais pas pourquoi elle faisait cette remarque, que j'étais libre de faire la tête que je voulais mais aucune de mes réponses ne l'ayant satisfaite, elle me dit que je lui avais gâché la journée. Elle insista tant qu'elle m'irrita et que je ne pus lui celer plus longtemps ce que j'avais décidé de lui taire depuis le départ de ce matin. Comme je lui fis alors reproche de n'avoir pas profité du vent qui nous avait poussés, elle me répondit que justement elle avait su en profiter puisque, en se laissant porter, elle avait ainsi économisé ses forces. Elle ajouta qu'elle regrettait que je n'eusse pas pour elle davantage d'attentions et que cela la fâchait d'autant plus qu'elle avait grand bonheur à voyager seule à seul avec moi depuis notre départ de Montpellier surtout qu'elle pédalait chaque jour avec plus de facilité et donc plus de plaisir. Ne voulant point qu'elle se rendit compte combien j'avais été touché par cette confession, je pris prétexte de ce que l'on nous portait la suite du repas pour faire dévier la conversation. Mais, à toi cher journal, je peux confier que

*«j'avais tout envisagé, sauf ma défaillance»*

lorsqu'elle a défendu son attitude par vent portant j'ai entendu la voix de la sagesse. Et je peux t'avouer que je me reproche de n'avoir pas voulu, comme elle, laisser parler mon cœur et su lui montrer la joie qui m'emplit l'âme en l'entendant. Je crois que j'avais oublié quelle femme était la mienne.

#### Ce samedi 5 août 2006

Nous voilà donc tout au nord ! À compter de demain, nous allons redescendre ! Le Méditerranéen que je suis éprouve un sentiment curieux de se savoir si éloigné de chez lui !

Nous sommes arrivés en fin de journée à Bergues, place fortifiée par M. de Vauban tout comme Villefranche-de-Conflent et Mont-Louis où nous passâmes naguère. Je fis à l'Infante les honneurs des lieux étant presque chez moi à force d'y être passé lors de mes diagonales. Je lui montrai notamment deux édifices qui ont été restaurés après avoir subi de gros dommages durant la Deuxième guerre mondiale : le beffroi au carillon de cinquante cloches classé au patrimoine mondial de l'Unesco puis l'église Saint-Martin qui marquait jadis le cœur de la cité et qui fut reconstruite au XVI<sup>e</sup> siècle.

Pendant ces deux derniers jours, le vent nous fut contraire quoique un peu moins aujourd'hui où nous pûmes apercevoir les côtes d'Albion au large de Boulogne, que nous avons gagné en suivant une piste cyclable et dans laquelle ville je fus étonné de me si bien diriger et de si facilement trouver le chemin de Wimereux. Cela me fit pardonner les difficultés qu'hier j'eus pour nous faire évader de Fécamp. Nous prîmes le temps de musser sur la plage de Boulogne et d'admirer le monument élevé à la mémoire du général Jose de San Martin venu finir ses jours dans ce grand port de pêche : curieuse destinée pour le libertador argentin.

## Chapitre troisième en forme de communication

### ... puis médite et philosophe...

- Allo ! Ici le père de l'adjutant Lajoie de Séparan. Pourrais-je, s'il vous plaît, parler à mon fils ?

- Veuillez patienter un instant !

- Allo père ! Quel bonheur de vous entendre ! D'où m'appellez-vous ?

- Comme vous diriez, vous, les militaires d'un bled perdu du Jura qui porte le joli nom de Saint-Laurent-en-Grandvaux.

- Vous êtes déjà dans le Jura ! Vous avez bien roulé ! Je suis surpris, heureusement surpris car je ne pensais pas que vous tiendriez plus d'une semaine ! Alors racontez-moi votre voyage. Le temps vous a-t-il été favorable ?

- Nous avons eu une véritable canicule durant la première semaine, ce qui a considérablement gêné votre mère qui, comme vous le savez, supporte mal les fortes chaleurs. En remontant le long de l'océan, si nous avons eu des températures plus clémentes, ce fut en partie grâce à des vents contraires. À partir de la

Bretagne et jusque dans le Nord, nous avons aussi été rafraîchis par de petites pluies intermittentes. Hier, la journée fut plutôt humide, sans doute pour nous préparer à recevoir l'averse qui nous est tombée dessus à l'approche de Saint-Laurent. Nous étions deux éponges gonflées d'eau en arrivant à l'hôtel, où, pour nous réconforter, l'hôtelier nous apprit que la météo nationale annonçait du très mauvais temps pour le lendemain. Il avait à peine fini sa phrase que j'avais retenu la chambre pour un jour de plus ! Et je ne l'ai pas regretté car si ce ne fut pas le déluge, cela y ressemblait si fort que nous sommes restés cloîtrés tout aujourd'hui dans la chambre, le moral aussi bas et sombre que le ciel. Nous avons juste eu le temps de faire le tour du village durant les cinq ou six minutes à peine où la pluie a cessé. Cela nous a suffi pour tout voir car Saint-Laurent est une toute petite bourgade.

- J'espère pour vous que ce mauvais temps ne va pas durer !

- Si l'on en croit la météo, il devrait faire beau dès demain.

- Je vous le souhaite. J'espère que cette journée sera vite oubliée et qu'elle ne ternira pas le souvenir de tout ce que vous avez vu et vécu jusqu'alors.

- Il en faudra bien plus car nous avons fait le plein d'émotions et vu tant de belles choses !

- Racontez-moi un peu ce qui vous a plus particulièrement marqué au cours de ces premières semaines.

- Il est difficile de faire un choix, mais je vais essayer. D'abord il y a eu les Pyrénées : je les trouverai toujours aussi belles ! Ce sont des montagnes à échelle humaine, ni trop hautes ni trop sauvages alors que je me sens écrasé dans l'univers alpin.

Puis il y a eu, à La Roche-Bernard, du haut du pont qui l'enjambe, le panorama sur la



▲ Le charme des estuaires.



▲ Traces de feu dans le vert des vignes.

Vilaine sur laquelle semblaient dormir au soleil des dizaines et des dizaines de bateaux, si petits vus de si haut.

Il me faut vous dire ensuite la Bretagne, aux maisons aussi solides que ses rochers, aux calvaires austères et où à chaque instant on s'attend à voir surgir l'Ankou ou les korrigans. Le nord, sans limiter ce qualificatif à une réalité administrative, nous a séduits par l'architecture si particulière de ses riches demeures des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, mais aussi par ses villages où les simples maisons de briques alignent leur ordre parfait



▲ Village du Nord où les simples maisons de briques alignent leur ordre parfait de part et d'autre des rues.

de part et d'autre des rues, rouges de gêne de n'être pas plus tapageuses et par ses champs couverts de fleurs sauvages de toutes les couleurs, véritables tableaux impressionnistes. Et nous avons succombé à la paisible et discrète beauté de la Meuse, endormeuse pour la Jeanne de Péguy, charmeuse et enjôleuse pour nous.

Quant à l'Alsace, il me faudrait tout vous dire de ces villages fleuris, traces de feu dans le vert des vignes, aux antiques maisons à colombage. Heureux villages qui ignorent la laideur de l'architecture moderne : après coup, j'ai regretté que nous n'ayons pas pris le temps de visiter Obernai. Quand nous y sommes arrivés, je râlais tant après la « piste cyclable », véritable piste défoncée que l'on nous avait recommandée pour rejoindre la patrie de sainte Odile au charme tout médiéval, que j'avais hâte de quitter le coin. Je n'étais pas encore calmé à Barr où nous ne fîmes qu'un bien court arrêt sur la belle place de l'hôtel de ville qui malheureusement sert de parc de stationnement.

Ce fut ensuite la découverte du Jura. Bien que, comme vous le savez maintenant, nous n'ayons pas eu très beau temps, nous avons eu, votre mère et moi, le coup de foudre pour cette région, de Maïche à Saint-Laurent-en-Grandvaux. Combien ses paysages sont d'une calme et reposante beauté, dans un décor de forêts peu sauvages le long du Doubs qui coule en flânant de défilés en prairies avant de traverser le joli lac de Saint-Point qui, dans cette région si froide qu'elle mérite le surnom de petite Sibérie, se transforme l'hiver en patinoire naturelle. Je dois dire que c'est la découverte de notre randonnée !

- Que vous n'avez pas encore terminée.

- C'est vrai, mais je maintiens ce que je viens de vous dire car je connais les régions qu'il nous reste à parcourir jusqu'à la fin de notre voyage !

- Et si vous n'aviez qu'un site à retenir, quel serait-il ?

- Comme vous savez que j'aime l'humour, surtout s'il est involontaire, je pourrais dire que c'est cette école de Pontarlier dont les bienfaiteurs furent les frères Crétin. Mais soyons sérieux ; si j'avais un site à retenir, ce serait plutôt un ensemble de lieux éparpillés sur des centaines de kilomètres mais qui, dans mon esprit, n'en forment qu'un.

- Convenez que ces sites étalés sur de si longues distances qui finalement ne font qu'un sont un aussi grand mystère que celui de la Sainte Trinité. Pouvez-vous être plus explicite ?

- Cela me sera d'autant plus facile qu'il n'y a là rien de mystérieux. Je réunis en un site unique des endroits éloignés par le temps et l'espace, mais qui ont connu un même type d'événement : la guerre ! De la Normandie à la Lorraine en passant par les Ardennes, de Sainte-Mère-Eglise à Verdun en n'oubliant pas Stonne, que de traces des combats qui ont rythmé l'histoire de ces régions frontalières au cours du siècle dernier. De l'enfer d'un jour lors du débarquement en Normandie ou de quelques jours dans les Ardennes à l'enfer de plusieurs mois à Verdun, pour prendre une plage, une crête ou un fort, la route est jalonnée de cimetières, humbles petits carrés de tombes ou nécropoles : cimetières de soldats de toutes nationalités qui en quelques décennies sont venus mourir en France !

- La mort au combat est le destin possible de tout soldat ; c'est à cela qu'il se prépare.

- Certainement parlez-vous en soldat. Permettez que je réagisse en père en évoquant ces tueries ! Je dois toutefois dire que j'ai été désagréablement surpris de l'attitude des gens d'aujourd'hui, tout au moins sur les plages du débarquement.

### « paisible et discrète beauté de la Meuse »

Sur ces lieux où la mort a fauché avec avidité la vie de jeunes et moins jeunes héros que l'Antiquité aurait exaltés et que nos pères auraient vénérés, au milieu des stèles et des monuments élevés pour perpétuer la mémoire de leur sacrifice, je n'ai vu que des touristes en maillots foulant le sable toujours sanglant de ces plages comme s'ils étaient à Palavas-les-Flots, Arcachon ou Nice. L'odeur des frites et des pizzas a effacé, sans honte, celle de la poudre et du sang. Je sais que l'oubli est la faculté qui permet à l'homme de continuer à vivre, mais tout de même ! Je préférerais garder de ces plages une image symbolique : un petit oiseau perché sur la gueule d'un canon.

Sur les champs de bataille de Verdun, par contre, on sent toujours comme un religieux respect de la part de ceux qui parcourent ce monstrueux abattoir humain. Faudrait-il que l'hécatombe soit démesurée pour que l'on condescende à respecter ceux qui en ont été les victimes ? Il est vrai que sur cette terre de Lorraine, la mort est plus physiquement présente que sur les plages normandes et l'on a la sensation de sentir encore son odeur quand on visite l'Ossuaire, bien sûr, mais aussi tous les lieux où elle a frappé avec

une délicieuse férocité. On la sent dans tous ces villages détruits et jamais relevés, dans ces forts pris et repris au corps à corps, dans ces tranchées où l'on risquait d'être enseveli vivant. Odeur de la mort, relents de la peur aussi dans ces abris où l'on se préparait à monter en ligne ! En ces derniers instants de paix, quelles ultimes pensées étaient celles de ces hommes qui se savaient déjà hors de la vie : Dieu, femme, enfants, mère... ? Quels sentiments que les leurs : colère, résignation, rage, abandon... ? Quelles pensées agitaient leurs esprits ou apaisaient leurs cœurs : maudissaient-ils ou pardonnaient-ils ?

- À vous entendre, père, on croirait que vous avez vécu ces moments !

- J'avoue que cette bataille m'a profondément marqué. Verdun ! Pour moi, ces deux syllabes résonnent comme le glas, qu'on entend de moins en moins sonner tout comme le souvenir de cette boucherie s'estompé peu à peu dans la mémoire nationale. Folie guerrière de l'homme contre laquelle se révoltent en vain ceux qui ont oublié la nature pécheresse de la créature humaine.

Aujourd'hui, hélas, les choses n'ont changé qu'en apparence. On ne perd plus sa vie dans des guerres mondiales, mais on perd son âme sous les assauts de ces idéologies qui veulent bâtir ce monde froid et inhumain qu'Orwell et Huxley ont décrit dans leurs romans terriblement, formidablement prophétiques. Pour se défendre contre l'ennemi aujourd'hui, il faut des soldats à l'âme forte et non à l'arme terrifiante. J'ai peur que les Français du XXI<sup>e</sup> siècle, ne sachant voir cette nouvelle race d'ennemis et se croyant à l'abri, ne possèdent plus cette volonté acharnée de défendre leur sol qui animait les poilus de Verdun. Je crains que la France ne soit plus que Bezonvaux ou Fleury-devant-Douaumont, c'est-à-dire un village détruit.

Si je vous ai dit que sur les tombes de ceux qui, à Verdun, « pieusement sont morts pour la patrie » la foule vient et prie ou du moins se recueille, je dois avouer que j'ai été révolté de voir dans ce site, tracée sur la chaussée de Fleury, l'un des villages détruits, l'arrivée d'un grand prix de la montagne. Il est vrai qu'il y a quelques années, le Tour de France avait donné le mauvais exemple en passant devant l'Ossuaire : ceux qui courent pour la gloriole et le fric n'ont rien à faire parmi ceux qui sont morts sur cette terre, véritable autel sur lequel des centaines de milliers d'hommes se sont offerts en sacrifice pour leurs patries respectives. Oui, au risque de vous heurter, je ne fais pas le tri entre les soldats des deux camps, même si je pense que certains n'avaient rien à faire là tandis que d'autres mourraient pour leur âtre et leur feu / Et les pauvres honneurs des maisons paternelles !

Mais j'arrête là ces réflexions désabusées qui sont d'autant moins de mise que j'avais décidé de n'évoquer avec vous que ces moments de bonheur que nous partageons, votre mère et moi, depuis plus de trois semaines !

- Donc, mère et vous vivez dans votre voyage des jours heureux ?

- Je ne vous le cache pas, ce voyage nous permet de nous retrouver tous les deux, de vivre l'un pour l'autre en oubliant tout ce qui peut, dans la vie quotidienne, nous masquer l'un à l'autre : enfants et petits-enfants bien sûr mais aussi soucis matériels et préoccupations diverses, causes de mauvaise humeur et encore accoutumance au train-train d'une déjà longue vie en commun... Il est certain que, depuis notre départ, notre entente a été presque parfaite. J'ai réussi cet exploit de ne pratiquement pas me mettre en

colère ; j'ai dû seulement faire la tête une ou deux fois. J'ai réussi à me contenir dans des circonstances où, en temps ordinaire, j'aurais explosé. Mon fils, j'avais oublié combien c'est bon, le bonheur.

Mais, pour moi qui suis, comme vous le savez et comme vous me le reprochez parfois, un passionné de vélo et qui ai regretté que votre mère ne partage pas cette passion, ce bonheur est augmenté par la constatation que ma femme prend plaisir à pédaler. Je ne montre pas trop à votre mère qui m'a beaucoup et fort agréablement étonné depuis notre départ combien je suis fier d'elle.

- Aviez-vous donc des doutes sur ses possibilités ?

- Hélas oui ! Je dois même vous avouer que je ne pensais pas qu'elle irait bien loin. J'avais parié qu'elle ne passerait pas la Garonne. Et quand, dès le deuxième jour, la chaleur l'a terrassée, je crus qu'elle arrêterait bien avant surtout si la chaleur continuait. La chaleur a continué mais votre mère aussi ! J'eus du mal à l'admettre, mais elle a une volonté qui fait mon admiration ; c'est ma Dame de fer ! Finalement, elle a pédalé de mieux en mieux et aujourd'hui on dirait qu'elle a fait ça toute sa vie. Elle trouve tout naturel de se lever chaque matin pour enfourcher sa randonnée et faire ses cent cinquante kilomètres au minimum. Finalement je redécouvre votre mère ou plutôt je découvre en elle des côtés que je n'avais su voir ou qu'elle m'avait cachés. Et je dois dire que ce m'est très doux !

Allez, j'arrête là ces confidences auxquelles je m'étonne de m'être laissé aller. Je vous embrasse bien fort et vous raconterai la suite de notre voyage dès que nous serons revenus à la maison.



▲ Le beau lac de Saint-Point.



## Chapitre quatrième en forme de lettre

### ... et laisse enfin parler son cœur

À Madame la Duchesse Aymer de Sompeyre  
À Madame la Baronne Chéry de Samert

Mes bien chères filles,

Nous voici rendus. Je ne dis pas «enfin rendu» car j'eusse aimé que ce voyage n'eût point de fin et je sais qu'il en est de même pour votre mère qui toutefois, pour la raison que vous saurez en lisant ma lettre, aurait eu motif à souhaiter que notre retour se fit avec grande diligence.

Pour vous bien instruire de ce qu'il est advenu à votre mère, il me faut d'abord vous continuer la relation de notre voyage telle que je l'ai commencée dans mes lettres précédentes. Nous avons quitté Saint-Laurent-en-Grandvaux pour descendre sur Saint-Claude, la capitale de la pipe : nous nous crûmes si peu en été que je dus me vêtir chaudement. Mais, contrairement aux jours passés, il ne pleuvait plus et il ne pleuvra plus jusqu'à notre arrivée. Après nous être réchauffés en buvant une boisson chaude, nous avons monté allègrement le col de la Croix de la Serra dans la descente duquel nous eûmes grand plaisir à rencontrer un couple d'amis qui cyclaient dans la région : ils nous firent compagnie pendant deux ou trois lieues, jusqu'au bourg d'Echallon où ils eurent la bonté de nous offrir à boire dans le cabaret du dit lieu ce qui nous permit d'échanger quelques nouvelles : nous leur fîmes un rapide récit de notre voyage tandis qu'ils nous donnèrent connaissance de ce qui s'était passé au pays depuis notre départ. C'est à regret que nous les quittâmes mais il nous fallait bien poursuivre notre chemin.

C'est à Bonneville, après que nous eûmes traversé le Rhône, que nous décidâmes de passer la nuit, à quelques lieues de la Rome protestante dont nous aperçûmes, en passant à proximité, le puissant et beau jet d'eau. Nous trouvâmes une chambre dans la seule auberge ouverte où l'on nous prévint qu'il nous faudrait chercher à souper ailleurs car ce soir-là on ne servait pas ! Par bonne fortune, nous trouvâmes, tout proche de l'auberge, un de ces cabarets où l'on sert à manger une nourriture apprêtée par des cuisiniers originaires d'Italie : nous mangeâmes donc, car nous avions grande faim, de ces pâtes longues et fines nommées spaghetti. Le cabaretier nous assura que ce plat était tenu pour donner force et vigueur, ce qui nous serait nécessaire demain pour franchir les montagnes.

Est-ce l'effet de cette nourriture, je n'oserais l'assurer, mais nous arrivâmes au col des

Aravis sans beaucoup d'efforts ; il est vrai que la pente de ce côté-ci du col est plutôt douce et régulière. Il nous fallut davantage nous efforcer pour arriver à Héry, détour qui nous fut imposé à cause qu'il était impossible de suivre la route qui mène directement à Albertville où nous arrivâmes suffisamment tôt pour prendre notre dîner. L'après-dînée, peut-être parce que nous n'avions pas mangé de spaghetti, nous parut fort longue : la Madeleine est un col à la pente raide et rude ! Nous commençâmes par tourner en rond dans Albertville avant de trouver le chemin du col, une petite voie qui remonte l'Isère en côtoyant la grande route de Moûtiers.

Nous aurions eu tout le temps d'admirer le paysage si nous n'avions pas été tant à la peine dès les premières pentes du col, un col duquel on ne voit jamais le terme et qui est difficile en son début, en son milieu et en sa fin. Trois événements ont marqué notre montée. Ce fut d'abord la fête

à Celliers, village situé environ à mi-chemin du sommet, passage où la route est fort raide et où elle était tant embarrassée de voitures et de piétons qu'il était difficile de tenir l'équilibre. Votre mère, fort sagement, préféra mettre pied à terre pour fendre la presse. Ensuite, quelques lieues au-delà de Celliers, nous vîmes un cycliste qui se remettait d'une lourde chute sur la chaussée. Sa compagne était près de lui mais aussi les gendarmes qui, lorsque nous passâmes près d'eux, nous conseillèrent d'être prudents et de ne point aller trop rapidement ce qui était conseil sage mais superflu eu égard à l'allure à laquelle nous montions. Enfin, quand après de longues heures d'efforts nous arrivâmes au sommet, nous dûmes avec hâte mettre nos hardes de pluie car les cieus étaient devenus aussi noirs que l'encre tandis qu'un vent tournoyant s'était soudainement levé. Je craignis que nous ne fusions obligés de descendre sous l'orage, ce que je redoute tout particulièrement ! Mais Dieu merci, ce ne fut que fausse alarme et nous pûmes atteindre la vallée de la Maurienne sans recevoir la moindre goutte d'eau. Nous arrivâmes à Saint-Jean-de-Maurienne à l'entrée de la nuit et nous y trouvâmes une hostellerie où nous fûmes fort bien reçus.

Le lendemain, nous avions à peine parcouru quelques lieues que j'eus le sentiment que votre mère avait certaine faiblesse de jambes. La montée jusqu'à Valloire lui fut un tourment et il lui fallut faire plusieurs pauses avant qu'elle parvienne au sommet du Télégraphe, col passé lequel on arrive dans cette cité qui vit du tourisme et des sports d'hiver et dont l'église est un bel exemple de l'art baroque savoyard. Nous avons décidé de dîner en cette ville et nous cherchions en laquelle des nombreuses auberges nous allions prendre notre repas lorsque nous avons rencontré votre cousin, Monsieur Lotaud de Pompillé qui se donnait quelques jours de repos en famille en ce lieu. Nous passâmes un agréable moment en leur compagnie dans une taverne puis ils nous quittèrent pour nous laisser dîner. Votre mère qui ne se sentait pas bien depuis quelques instants eut du mal à manger ce qui lui fut servi tandis que j'avalais un forcement, plat savoyard qui me remplit tant l'estomac que je crus être une oie à qui l'on a fait engouffrir force nourriture. Je m'en voulais de ne savoir que faire pour la soulager, surtout quand, après notre départ, elle avançait à grand-peine. Je lui fis la proposition qu'elle refusa de revenir à Valloire pour y passer la nuit. Elle m'avoua plus tard qu'elle avait eu tant de mal à gravir les premières pentes du Galibier qu'elle ne souhaitait surtout pas avoir à recommencer le lendemain.

«Ce fut pour elle  
comme une montée  
au Golgotha»



▲ Un véritable tableau impressionniste.



▲ Décor de forêts peu sauvages le long du Doubs qui coule en flânant.

Et c'est bien lentement que nous arrivâmes à Plan-Lachat où nous entrâmes dans la taverne où votre mère put boire et reprendre un peu de ses forces ! Mais pas assez pour arriver jusqu'au sommet du Galibier. Que Dieu me pardonne cette comparaison qui n'est point du tout blasphématoire mais qui vous fera comprendre combien votre mère a eu de peine à ce moment de l'après-dînée : sur cette pente ce fut pour elle comme une montée au Golgotha. Et de même que Jésus, par trois fois, tomba à terre de même elle mit, par trois fois, pied à terre. À la troisième fois, je l'aperçus du col où j'étais déjà rendu : je descendis à pied à son encontre et comme Simon le Cyrénaïque aida Jésus à porter sa croix, je pris son vélo et le poussai pendant les toutes dernières lieues fort escarpées. Tandis que je m'évertuais à mener le vélo, je me fis la remarque que, au rebours de mon ordinaire, je ne fis à votre mère aucune réflexion désobligeante qui eût pu la blesser. J'avais compassion de son affliction car je sentais qu'elle avait grande envie, malgré sa faiblesse, d'arriver au col, de continuer notre voyage et qu'elle était attristée de ce qu'il lui arrivait. Comme j'ai eu l'occasion de le dire à monsieur votre frère, j'étais rempli d'admiration pour mon épouse qui faisait preuve de tant de force d'âme. Et c'était même plus que de l'admiration mais je ne le compris pas alors !

Au col, il ne nous resta plus qu'à nous laisser descendre, après un arrêt pour avaler

une boisson chaude au Lautaret, jusqu'à Briançon où nous avions une hostellerie agréable où nous avions déjà plusieurs fois fait halte pour la nuit.

La journée du lendemain commença par la montée au col d'Izoard que nous fîmes en nous arrêtant à deux reprises. À midi nous avons dîné à Guillestre avant de prendre la route du col de Vars au sommet duquel nous dûmes nous mettre à l'abri dans la taverne pour éviter une menue grêle. Nous avons passé la nuit à Saint-Paul-sur-Ubaye, petite bourgade au pied du versant sud du col où nous trouvâmes à loger dans une hostellerie à peine commode - pensez que pour aller à l'aise ou à la douche, il nous fallait sortir sur le palier - mais où l'on nous fit payer la nuitée comme s'il se fût agi d'une hostellerie de luxe.

C'est sans regret que nous reprîmes la route au matin suivant. C'est même avec une certaine impatience car c'était le jour où nous devions monter jusqu'à la cime de la Bonette, le passage le plus élevé de notre voyage. La montée, sans être trop raide, est suffisamment longue pour qu'on la prenne prudemment, ce que nous fîmes. Après plusieurs heures, quand nous fûmes parvenus au col de Restefond, je n'eus guère de mal à convaincre votre mère, qui n'avait pas dessein de monter plus haut, qu'elle regretterait

toujours de n'avoir point fait cet ultime effort de parcourir la demi-lieue qui mène à la cime. Après avoir pris le temps nécessaire pour admirer l'étendue et la sauvage beauté du paysage qui s'offrait à nos yeux, nous résolûmes d'entreprendre la descente, aussi longue que l'avait été la montée. Nous fîmes encore une courte halte à la belle cascade de Vens qui étalait à la vue de tous les passants ses eaux abondantes et rafraîchissantes avant de nous arrêter à Saint-Étienne-de-Tinée où nous fûmes tout heureux de trouver une auberge encore ouverte vu que midi était passé depuis près de deux heures. Nous jugeâmes plus raisonnable de nous asseoir à l'intérieur où il faisait plus frais et nous ne cherchâmes surtout pas à être servis trop vite pour ne pas à avoir à ressortir trop tôt à la chaleur.

Le départ fut difficile sous un soleil ardent mais, heureusement, la route suivait la Tinée qui descendait vers la mer ; toutefois ayant passé Saint-Etienne-de-Tinée depuis quelques lieues, nous dûmes prendre, sur notre gauche, la route qui conduit au col de Saint-Martin. Le début de la montée étant assez difficile, je fus dans l'appréhension que votre mère que j'avais vu peiner sous la chaleur alors que nous avançons dans la vallée sur une portion de route favorable ne ressentit de l'inconfort. Le temps de trouver son rythme, elle monta pourtant avec une cer-

«l'étendue et la sauvage  
beauté du paysage»



▲ L'humble chapelle de Saint-Jacques-le-Majeur (près du Val-André).

taine facilité ; elle demanda seulement par deux fois que nous nous arrêussions un court instant, le temps de boire et de se rafraîchir à l'ombre favorable d'un arbre. En descendant vers Saint-Martin-Vésubie, nous vîmes le ciel se couvrir mais quand il en tomba une petite pluie chaude nous étions déjà à l'abri dans l'hostellerie où nous devions coucher. Ce soir-là, nous avions l'humeur chagrine à la pensée qu'il ne nous restait plus qu'une seule vraie difficulté et pas plus de trois jours avant que notre voyage fût terminé. Nous ne pouvions imaginer ce que l'avenir nous réservait.

La journée qui suivit commença de bien belle manière par la descente de la vallée de la Vésubie et la montée au col de Turini. Le soleil avait dissipé les nuages de la veille et le ciel bleu était au rendez-vous. Tout laissait augurer que la journée serait faite d'instants merveilleux comme celui où, sortant

d'un coude que faisait la route après Peïra-Cava, nous découvrîmes la Méditerranée : nous étions revenus chez nous ! Comme Phébus avait chassé du ciel les nuages, la vue de la Mare Nostrum avait fait disparaître de nos cœurs la mélancolie d'hier soir ! Tous les présages nous étaient favorables : nous passâmes, dans la descente, le col Saint-Roch du nom du saint patron de Montpellier puis nous prîmes notre repas dans le «village du soleil», ainsi que l'on nomme Coaraze, l'un des plus beaux villages de France qui, à une lettre près, porte le nom d'un bourg béarnais proche de Pau où nous avions habité pendant plusieurs années heureuses.

C'est au milieu de l'après-dînée, alors que nous avions les yeux de même que le cœur tout emplis de soleil et l'âme pleine de joie, au moment de traverser la route fort passante de la vallée du Var sur laquelle les voitures roulent à grande vitesse que survint le malheur !

Votre mère, qui ne craint rien tant que ce genre de route, au moment de couper le flot pour prendre la voie plus calme qui mène à Vence, fut heurtée et jetée à terre par une voiture. Comme j'allais devant elle, je ne vis point l'accident mais en fus prévenu par un voiturier qui en avait été témoin. Mon cœur s'arrêta tout soudain, je perdis mes esprits tellement que, ce que je ne fais jamais en aucune circonstance, j'abandonnai aussitôt mon vélo contre le parapet d'un pont et me précipitai à contresens du flot des voitures jusqu'à ce que j'aperçoe mon épouse, debout à côté de son vélo couché sur la chaussée.

Elle avait toute sa connaissance et ne semblait que peu meurtrie par sa chute. Tout juste

se plaignit-elle d'avoir le poignet droit douloureux. Tandis que je le tâtai, je demandai à votre mère de remuer ses doigts, ce qu'elle put faire sans douleur. J'en inférai que fort heureusement le poignet n'était point rompu ! Remis de nos frayeurs respectives, nous prîmes la route qui monte à Vence et j'eus quelque mal à suivre le train que menait celle pour qui j'avais tant craint ! À Vence, nous ne trouvâmes aucune apothicairerie ouverte vu que nous étions samedi, jour où apothicaires et médecins se donnent un peu de repos mais l'hôtière prépara un bassin d'eau chaude et salée pour que votre mère pût y tremper le poignet qu'elle sentait toujours lui causer de la douleur. Après le souper, où elle eut du mal à se servir de sa main droite, on lui proposa une compresse de glaçons pour envelopper son poignet et calmer la douleur pendant la nuit durant laquelle elle ne dormit pas d'un bon sommeil.

Au matin, avant que nous ne partîmes, la prévenante hôteière avait préparé un bandage pour le bras de votre mère afin qu'il n'eût pas trop à pâtir des secousses de la route et des mouvements indispensables à la conduite d'un vélo. Très rapidement, il fut évident qu'elle aurait bien des difficultés à freiner et à changer les vitesses avec sa main droite. Elle alla donc lentement, se ralentissant du frein avant dès que la pente se faisait plus raide tandis que je la devançais à chaque fois que la route en croisait une autre pour lui faire savoir si elle avait à ralentir ou à s'arrêter ou si elle pouvait passer sans crainte. Vous comprendrez, mes bien chères filles, que nous ne pouvions aller bien rapidement et qu'il nous fallut nous arrêter

toutes les fois que la douleur devenait trop vive. Tout le jour votre mère souffrit. Mais avec un courage qui m'aurait peut-être manqué, et sans une

«*Sans une plainte, elle alla jusqu'au terme de cette journée*»

plainte, ce qu'assurément je n'aurais pas été capable de faire, elle alla jusqu'au terme de la journée qui fut évidemment moins longue que ce que j'avais prévu à l'origine.

Lors de notre avant-dernière journée, qui fut plus longue que les deux qui l'avaient précédée ce qui nous fit accroire que l'état du poignet de votre mère se faisait meilleur, nous fîmes une rencontre qui nous réjouit fort. Dans l'après-dînée, nous nous arrêtâmes pour acheter une boisson dans une station-service à l'entrée de Saint-Gilles. La belle et plaisante jeune femme qui nous accueillit et qui nous regardait boire examinait avec tant d'attention votre mère que je me sentais incommodé, et combien le fus-je plus encore quand je l'entendis s'exclamer dans un cri qui lui venait du fond du cœur : «*Quel beau corps vous avez madame !*» J'eus soudain la pénible impression, le désagréable sentiment de n'être plus en ma place dans ce lieu. Nous nous hâtâmes de boire et de reprendre la route. Votre mère ne put s'empêcher de rire dès que nous nous fûmes éloignés ; pour ma part, je ne savais que penser. Finalement je me dis que peut-être je ne savais plus voir et estimer les charmes et les qualités de celle dont naguère j'avais su percevoir la beauté tout autant de la figure que de l'âme et que la Providence avait mis cette étrangère sur



Barr. ▲

notre chemin pour dessiller mes yeux afin qu'ils sachent voir et admirer de nouveau. Je remerciai Dieu pour ce que ce voyage me donnait occasion de redécouvrir ma compagne. La vitesse à laquelle alla votre mère qui voulait arriver le plus rapidement possible à l'hostellerie afin de pouvoir soigner son poignet rendu douloureux par les secousses d'une mauvaise route m'amena à Aigues-Mortes, cité d'où le saint roi Louis neuvième s'était embarqué pour la Croisade, avant que j'eusse pu terminer cette longue et sérieuse méditation.

Et ce fut notre dernier jour de voyage. Aigues-Mortes n'étant pas trop éloignée de Montpellier, nous aurions pu être rendus assez rapidement si votre mère n'avait eu la mauvaise fortune de percer sa chambre à air à quelques lieues à peine de la ville d'où nous étions partis cinq semaines auparavant et où nous allions revenir. Ce fut notre seul accident mécanique, comme pour retarder notre arrivée et nous permettre d'être encore un instant tête-à-tête, seule à seul.

Que retenir de notre randonnée ? D'abord que la France est belle. Un jour, il ne peut manquer qu'un poète célèbre ce royaume, le plus beau qui fut jamais sous le ciel. La France, ce pays «où les blés et les seigles/Mûrissent au soleil de la diversité.» est belle et riche dans ses paysages comme dans ses monuments. Qu'elle est belle à l'œil de qui sait regarder, de qui sait prendre de son temps pour regarder. Des cimes pyrénéennes aux sommets des Alpes, des rivages méditerranéens aux plages de la Manche, des vignobles méridionaux aux labours du Nord, chaque jour nous avons vu une France nouvelle sous des cieux sans cesse renouvelés. Chaque jour, nous pûmes contempler les chefs-d'œuvre de ses bâtisseurs, humbles chapelles ou cathédrales majestueuses, simples demeures paysannes ou somptueux châteaux seigneuriaux, coquettes maisons villageoises ou fières résidences citadines.

Mais, plus intimement, je dois confesser que ce voyage auquel on peut trouver un sens allégorique me fut une révélation. Nous prîmes le départ de Montpellier où mon amour pour votre mère est né et nous avons retrouvé cette ville à notre retour comme j'ai retrouvé mon amour en redécouvrant la femme que j'avais épousée. Laissez-moi vous décharger tout mon cœur. Si mon amour d'aujourd'hui n'est plus le brasier ardent de mes vingt ans, il a cependant



▲ La belle cascade de Vens étalait ses eaux abondantes et rafraichissantes.

rejailli de cendres sur lesquelles il suffisait de souffler. Et c'est votre mère qui a soufflé dessus, sans le savoir. Ce souffle, c'est la volonté qu'elle a montré les premiers jours alors que je pensais qu'elle renoncerait ; c'est le courage dont elle a fait preuve après avoir été accidentée, oubliant, dans son désir de finir ce tour de la France, la douleur d'un poignet rompu. Oui, alors que je pensais qu'il ne s'agissait que d'un heurt, violent certes mais sans conséquence grave, il en allait bien autrement puisqu'il y avait fracture que le chirurgien fut contraint de soigner en usant d'une plaque de métal.

Votre tendre mère voulait finir ce tour de la France pour elle, parce qu'elle en avait décidé ainsi, mais aussi pour moi puisqu'elle savait combien il me tenait au cœur. Sachant en ce jour la souffrance qu'elle endura pour accomplir son souhait, je me dis qu'elle m'a fait le plus beau cadeau qui se pût faire, qu'elle m'a donné la plus démonstrative preuve d'amour qui se pût offrir. Si chaque jour qui passait voyait mon admiration pour elle grandir, aujourd'hui je dois volontiers admettre que ce que je croyais être, ce que je me disais être de l'admiration était en vérité de l'amour, un amour qui ne s'élève plus vers le ciel tel un jet d'eau comme à son début mais qui s'étend et s'étale en prenant toute sa place.

Mes bien chères filles, votre père connaît un contentement, une joie, un bonheur comme je vous souhaite en connaître un jour. Mon amour est aujourd'hui aussi infiniment lumineux que l'était le soleil de Montpellier quand nous y revînmes. Mais je vous prie de ne rien répéter à votre mère.

## Épilogue

Trois mois après ce voyage touristique à vélo qui s'était transformé petit à petit en un amour à vélo grandeur nature, le Comte et l'Infante prirent leur repas de noces d'émeraude à Rivesaltes dans l'hôtel-restaurant où ils avaient fait halte au soir de leur première journée. Et puisque la Faculté interdisait encore à l'Infante de reprendre le vélo et que le souvenir de leur aventure était si doux à leurs cœurs, ils refirent, en automobile et en sens inverse, le parcours de leur première étape. Dans l'espoir impossible, mais humainement tentant, de remonter le temps. ■



▲ Stonne : un rescapé de la bataille de chars du 15 mai au 18 mai 1940.